

Lettre de Lucien Rebatet à Jean Paulhan, 1951-03-22

Auteur : Rebatet, Lucien (1903-1972)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Citer cette page

Rebatet, Lucien (1903-1972), Lettre de Lucien Rebatet à Jean Paulhan, 1951-03-22, 1951-03-22.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15115>

Information sur la lettre

Date 1951-03-22

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

Lucien Rebatet

22 mars 1991

Cher Paulhan.

ARCHIVES PAULHAN

Permettez-moi de vous appeler ainsi, bien que je n'y aie aucun titre, sauf d'avoir beaucoup pensé à vous, depuis quatre ans, avec une constante gratitude, une grande sympathie intellectuelle.

Je veux d'abord vous dire toute ma reconnaissance pour l'accueil que vous avez bien voulu faire à ma chère et si courageuse femme - Vous l'avez ravie, enthousiasmée, et depuis toutôt deux mois elle m'a cité en exemple des vertues qu'en effet je n'ai guère pratiquées, dans mon existence batailleuse, rageuse. C'est elle qui a pris la décision de m'y conseiller. ~~Paulhan~~ Je l'ai aussitôt approuvée, très honorée et flattée que ma femme eût pris cette décision. Je m'y avoue - j'ai que, libre d'opinion, j'aurais sans doute hésité en bon moment avant de vous proposer une aussi volumineuse lecture. Je m'y avoue aussi que j'ai attendue votre verdict avec l'angoisse des premiers bachelés (bien plus vives que celles de la Cour de Justice!). Je me faisais pas plus modeste que je ne suis. J'ai pu juger mon livre avec correction, je vois, en le relisant avec plusieurs années de recul, je sais qu'il n'est pas sans mérites. Mais je me demandais avec une extrême perplexité, si ces mérites seraient de votre goût, et si votre grande autorité, votre immense expérience de toute littérature ne s'exerceraient pas davantage sur tout de défauts, de gaucheries que je ne me dissimule pas. Ai-je besoin de vous dire que ma prière en a été d'autant plus vive, lorsque ma femme m'a transmis votre jugement?

Vous devinez sans peine quelle affrayable punition je subis entre mes murs, n'ayant même pas la possibilité de m'entretenir une heure avec vous. C'est pour calmer un peu cette terreur de l'angoisse que je me décide à vous expliquer encore, après mes 1.500 pages, cette lettre dont, par surcroît, je suis obligé de serrier les lignes.

Ma femme m'a dit que vous seriez curieux de connaître mes méthodes de travail. Elles sont bien empiriques. Je me suis aperçu,

en me mettant à l'ouvrage, au printemps 1943, que, malgré mes lectures, j'ignorais tout des matières de romancier. Je l'ai appris, tout bien que mal, au fil de ma tâche. J'ai buté plus d'une fois sur des problèmes élémentaires de fabrication (transitions, départs de chapitres, etc.), j'ai découvert avec effroi des difficultés de dialogue, dont je n'avais aucune habitude. J'ai un peu abusé de l'escamotage dans le premier tiers, mais je ne m'en suis pas trop préoccupé, parce que ces escamotages ont été plus instinctifs que prémédités. J'aurais aimé apporter moi aussi quelques nouveautés dans la technique de la narration. Je me suis résigné à un récit linéaire, en me disant, pour me consoler, que ma matière était déjà suffisamment délicate, insolite, qu'il était inutile d'en compliquer encore l'aspect.

J'ai vu dès le début ce que je voulais faire : pousser aussi loin que possible l'analyse, mais tout en racontant une histoire. En d'autres termes : un roman d'aventures intérieures. Mon idéal était été évidemment, au lieu d'avoir un seul personnage se réfléchissant, d'en avoir trois, de les faire connaître les uns par les autres. Mais novice, je m'y serais essayé. Mais je savais qu'un pareil dessein serait au-dessus de mes moyens. C'est le chapitre VI (Michel solitaire à Paris), composé au printemps 1943, qui ont déterminé le ton général du bouquin, et ses dimensions. J'ai compris qu'après avoir décrit aussi méticuleusement les réactions de mon homme, je ne pourrais plus rien omettre de ses réactions, et que je n'en serais pas quitte à moins de 1.000 pages.

J'avais aussi dès le départ les grands thèmes de mon plan dans la tête : double mouvement de conversion puis de déconversion chez Michel ; déchristianisation de la jeune fille, invasion victorienne puis défaite d'Eros, Régis formant un pivot fixe avec sa foi. J'ai souhaité que mon livre fût composé, quelle que fût la place qu'y prenait l'investigation psychologique ; qu'on y trouvât le maximum de justifications aux mouvements de mes trois gosses (qu'ils eussent ou non conscience de ces justifications), le maximum de relations entre les causes et les effets. Quelquefois, je me suis aperçue de ces relations qu'après coup, à mon vif plaisir : j'y ai vu la preuve que mon histoire tenait originellement debout. Tout cela pour me dire combien j'ai été sensible à votre éloge de ma composition, à votre refus d'envisager des coupures. Votre mot, si solidement tissé,

2 / m'a enclanté. J'ai réellement fabriqué mon bouquin comme un palet, et toute coupure m'aurait consterné: on ne peut couper sans casser ce bien et faire un trou.

Je vois que, malgré toutes ces précautions, il subsiste dans le bouquin une assez vaste marge d'expansion, comme dans la vie. Bien entendu, c'est souvent à mon insu que je l'ai laissée.

Je demandais à ma femme de me raconter l'histoire de ma - nésait, infiniment plus romanesque que le roman lui-même, et que son frère m'aurait compris le mal que j'ai pu avoir à reprendre ma trame, après des mois, et années d'intermission, sur une table d'exilé ou sur une paille de prison. Pour le détail de l'exécution, je suis affligé d'un tic que j'ai con - damné, mais le savez, formellement: j'ajoute une à une mes phrases, et quel - quefois mes membres de phrase dans ma tête avant de les mettre sur le papier. Tout le bouquin a été construit ainsi, caillou par caillou, et je ne ratais presque rien avant la dactylographie. Pour arriver à maintenir la nouve - ment, malgré un aussi fâcheux procédé, il faut s'imposer beaucoup de - fatigues, et posséder une certaine persévérance. Ma mise en train est lon - gues très longues; j'ai passé, personnellement, ma plaisance la plus, ont - pas que tous les soirs à la fin d'une séance de six ou sept heures. Heureu - sement, je suis d'un naturel assez laborieux, peu enclin à me découra - ger; et mon sujet me tenait au ventre, je l'ai véritablement ra -

J'attends les critiques avec un certain scepticisme. Ce n'est pas vous qui en serez surpris (quel plaisir j'ai eu à lire vos derniers articles sur ce sujet!). Je vis d'avance blâmé contre les commentaires saugre - nez ou aberrants qui ne manqueraient pas. Je souhaite seulement qu'on reconnaisse que j'ai écrit un vrai roman, comportant une histoire, et personnages évoluant dans le temps et avec qu'on vit. Il y a dans ce roman une certaine part d'autobiographie, j'en ai pu la redécouvrir sans grand'peine; chaque fois que j'ai inventé de toutes pièces, je me suis beau - coup amusé. Mais cela m'amusait aussi de raconter quelques scènes - nées sur les quel j'étais toujours resté muet. Et puis, le passé m'a fourni quelques détails, quelques circonstances inévitables. Mais ces éléments autobiographiques ont été fondus et refondus. J'ai subi, avec joie, cette formelle contrainte des personnages dont on a tant parlé, et qui était devenue pour moi une abstraction. Je savais, avant d'avoir commencé, où je mènerais mes petits bons hommes, mais ils y sont allés par des détours absolument imprévisibles. J'ai fait des observations assez curieuses sur cette substitution d'un personnage qui se crée au person - nage qui donnait le souvenir.

ARCHIVES PAULHAN

Il est inutile que je vous parle d'innombrables influences ^{littéraires} dont je
relève, et que vous avez certainement reconnues au passage. Je reviens
seulement vous signaler la lièvre qui m'a le plus servi, parce que je ne l'ai eu
qu'en 1943 (une de ces joutes pour la vie, dont le journalisme est respon-
sable) : c'est Lucien Leuwen, qui m'a fort encouragé dans mes minuties.
Je vous, à vrai dire, que c'est le cinéma qui m'a le plus marqué et le plus
aidé, ce qui n'est pas surprenant du reste, puisque je l'ai bien plus pra-
tiqué et décortiqué que la littérature romanesque. Je doute qu'on
s'en aperseigne communément : on n'a guère étudié jusqu'ici que les rap-
ports superficiels de cinéma et de littérature (je ne fais pas d'exp.
-him pour M^{me} Claude-Edmonde Magny, malgré son bagout...). Je sais
que j'ai établi mes scènes les plus développées — y compris la théologie à
coups de cannes ! — comme un découpage de film, plan par plan.
Chaque jour, en reprenant mon histoire, j'étais atone, vide. Mais après
un temps plus ou moins long, toujours incertain, de chauffe et de con-
centration, mes gamins réapparaissaient, je les entendais, surtout la
petite. Et le plus grand travail devenait alors d'être très attentif à leurs
physionomies, leurs gestes, de les photographier, en somme, sous le meilleur
angle, tout en les laissant plus ou moins libres d'improviser leurs dia-
logues. C'est un sport assez excitant, quand on est enfermé, à une
heure des mortes, au plein hiver, dans une cage à puces de prison.
J'étais fort affligé d'avoir à remettre en ~~scène~~ scène ma pucelle dans
de telles conditions, n'ayant pas eu de jeune fille depuis cinq ans. Ma fi-
lle Anne-Marie ne m'a pas trahi, elle m'a rejoint fidèlement.
Voilà, si vous le voulez bien, sur la correspondance entre
la « réalité » et les personnages. C'est Régis qui demeure le plus proche de cette
réalité, il vient d'un seul modèle. Michel est déjà beaucoup plus fictif,
malgré sa ressemblance avec moi. Puis Anne-Marie, elle est née de six
ou sept modèles, variés, ou idéaux. Je puis dire qu'elle est per-
-fekte-ment tirée d'imaginaire. Je l'ai très tardivement aimée... J'ai telle-
-ment tiré mon tiroir que je serais bien en peine de distinguer, dans
la plupart des scènes, la fiction de la « non-fiction ». J'ai connu jadis
deux amoureuses, d'un médiocre intérêt, qui sont allées à Breuille.
Mais la vieille anecdote est tout à fait morte pour moi. Ce qui vit, ce
qui me parle et m'a fait, je le confesse, souvent battre le cœur, c'est
ce que j'ai écrit.

Le livre commencé dans l'hiver 42-43 était achevé à la fin
de 1946. Je l'ai terminé chair aux pieds, une dizaine de jours après ma
condamnation. Il comptait à cette époque 300 pages de plus qu'aujourd'hui.

3/ Je craignais qu'il n'exisât une épreuve sur l'avenir de la petite
et je m'étais embarqué dans un « cinq ans après » outrepassément ^{l'avis} feuilletonnesque. Les lectures, messires de Sauter et d'Américains que je ve-
rais de faire avaient continué à me dévorer, l'imminence de mon pro-
cès, la perspective d'être fusillé avant d'avoir fini mon livre ^{chacun} m'énerver. Trois ans plus tard, à la révision générale, j'ai sabé tout ça.
J'ai peut-être trop sacrifié à l'unité du sujet, puisque mes arcs pu ob-
liger : « que devient la jeune fille ? ». J'espère que quelques additifs, quelques
surlignages pourront répondre à cette objection. Mon désir serait que l'on
ait Michel quand il dit que la petite est perdue. J'ai rédigé plusieurs
autres épilogues, entre autres un double suicide à grand spectacle, très « ch-
d'œuvre cinématographique ». Mais c'est le dernier d'alcôve de jeunesse qui
m'a semblé, tout réfléchi, le plus chargé de sens, le plus loqué d'amertume
humaine. Ty m'a différents symboles d'une portée assez ambitieuse : l'ol-
guel confortable des croyants, la solitude de l'incroyant, qui n'est
cruelle que parce que la plupart des hommes (ici, c'est la fille) sont in-
capables de vivre, d'être heureux sous une foi. J'aurais pu éclairer
davantage ces symboles, j'en ai eu la tentation. Mais je me suis senti
guetté par la démonstration, la propagande, la thèse. J'ai préféré
le respect d'une certaine incertitude, plus conforme à la vie.

J'ai beaucoup allégé 1^{er} chap. 34, 35 et 36 (côté d'Arcy etc.).
Il fourmillait de détails qui m'ont, à la relecture, écoeuré. Peut-être,
par tempérament, mais je suis intéressé par les montées « que par les des-
cendes », peut-être aussi la désapprobation d'un couple adulte sur un sujet
trop rebattu pour que j'aie le goût de m'y appliquer. Il m'a semblé sur-
tout que mes personnages n'avaient plus rien à dire qui n'allât de soi. On les
connaît tellement qu'il suffit d'indiquer quelques-uns de leurs gestes, de
leurs mots. Je ne pense pas que, sous cette forme, il subsiste la moindre
obscurité. Les chapitres ont été presque entièrement réécrits. J'ai dû récrire
aussi toute la déchristianisation d'Anne-Marie (200 pages), qui était
dans la première version beaucoup ~~plus~~ trop rapide, et grevée de topos
d'un pédonisme inadmissible. Sans doute par comparaison avec
cette première version, je ne suis pas trop mécontent de nouvelles
chapitres. Ils constituent cependant à mon avis, par l'ensemble du
public, le plus gros obstacle du livre.

Vous avez certainement deviné que je suis tout à fait dé-
gouté, depuis de très longues années, de toute impudique métaphysique
et même éthique. Depuis l'affirmer avec d'autant plus d'assurance
que j'ai passé 141 jours aux chaînes, et que, par la faute de mon avocat,

ARCHIVES PAULHAN

J'ai eu la conviction d'être fissillé à l'aube, devant toute la nuit du
vendredi-saint au samedi-saint le 7. Tu sers un aporistique, qui se
trouve très bien de son aporisticisme, mais qui pense, contre Sartre, que bien
est un bon sujet de roman; et vos parainy m'avaient donné raison. Je
suis très curieux, mais en zoologie, de ce singulier phénomène qu'on
appelle la foi; j'ai acquis quelques aptitudes à l'analyse de ce phénomène,
surtout lorsqu'il s'agit de l'homme tenté par la foi. Je suis même
arrivé à me dédoubler suffisamment pour ressentir en l'édit phé-
nomène, mais sans cesser de le juger, de le contrôler. Vos avez été
trop bienveillant avec moi pour que je ne sois un livre par ces petits secrets
tant à fait confidentiels. Mais je n'ai pas besoin d'insister sur l'ex-
trême sincérité de mon anticléricalisme, de mon mépris pour les dogmes.
Vos avez demandé à ma femme ce que j'aurais aimé bien peu me faire.
Pas grand-chose, au fond. Ils sont. Cela suffit. Le catholicisme est
pour moi, dans l'ordre intellectuel, un scandale, et d'autant
plus choquant qu'il s'habille de formes plus intelligentes (par ex: chez
un Blondel).

que de chose, j'aurais encore à vos dire, qui pourraient vous
égayer au cours d'un déjeuner, mais qui risquent tellement, sur la
papier, de lasser votre patience... Je note quelques points, sans ordre.
J'aurais dû, sans doute, travailler davantage le style de mon livre.
J'ai constamment recherché l'exactitude, au détriment de l'effet lit-
téraire, j'ai accepté que le dialogue de voirait peu à peu perdre tout
le texte. Je vois que, dans les derniers chapitres, c'est la littérature elle-
même qui est de voirait, abandonnée. Je me demande ce qu'il reste d'écrit-
ture, au sens littéraire du mot, dans le récit de Juliette, la lettre
d'Anne-Marie, par exemple. Est-ce progrès? est-ce régression? Je n'en
sais rien. En tout cas, il me semble bien que c'est devenu chez moi,
comme chez tout d'autres, un penchant irrésistible.

J'ai voulu, et cela très consciemment, réagir contre la litté-
rature de « chiens crevés », que prolongent, tout compte fait, Sartre
et ses copains. Je n'émettais aucun jugement moral ~~sur cette littérature~~
et si je le faisais, ce serait pour regretter que Sartre soit tellement
moraliste! J, mais je constate qu'une littérature où il n'y a pas de conflit
tourne en rond, s'embourbe. J'ai voulu que mes gamins fassent
eux-mêmes leur destin; aient au moins l'illusion de le faire. Il n'y
a aucune intention de l'extérieur dans leur histoire, j'en ai
imaginé quelques uns, je les ai écartés, instinctivement. Je ne m'insère,
évidemment pas, comme on dit, dans la littérature sociale.

4 de ces dernières années.

[1951]

J'ai voulu conserver un ton relativement soutenu aux princ.
-aux dialogues. Convention pour convention, je fais avancer que la
miennne correspond à une certaine coquetterie de langage, du moins entre
fille et garçon. Il ne me déplaît ps que ms goss aient une apparence plus ci-
-vilisée que leurs contemporains et que leur "père" qui baragouine le ps
-affreuse jargon, Tl parlent abondamment de leurs idées, de leurs prédi-
-ctions artistiques. Pourquoi pas, puisque cela est dans leur naturel? Leur
sentiments sont portés au rouge de la passion. Mais la passion a-t-elle aussi
d'exister? Ne peut-on ps essayer de réconcilier passion et psychologie.

Je ne me suis ps caché que je courais le risque d'avoir l'air
affreusement démodé. Mais si je suis parvenu à rendre l'ensemble
vivant, n'ai-je ps gagné? Cher Paulhan, voyez-vous, je suis en réaction-
-naire, et c'est de ce côté pour quoi je suis en prison. Mais l'état pré-
-sent de tout un secteur de notre littérature n'appelle-t-il ps une réac-
-tion? Celle que j'ai tenté n'est-elle qu'un reflet stérile du passé? Pour-
-voilà-t-elle que certains fanâtes, portera-t-elle des fruits? Je
l'ignore. J'ai fait ce qui était dans ms cordes, avec une conscience
-meut que possible.

Pour revenir encore sur quelques détails, il me semble que ms
deux étudiants, malgré leurs crânes baissés, gardent leur âge, grâce
à leurs nombreuses naïvetés. Je pense que ms êtes de mon avis, puisqu'en
je n'ai entendu aucune réserve de vos sur ce point. En tout cas, s'a été
un de ms soins constants de ne ps transformer ms goss en porte-parols
de l'écritain quadragénaire. A propos de naïvetés, l'épisode d'Yvonne
va loin, du moins pour ce qui concerne Régis. Mais ce genre de jeunesse
-sentimentale et idéaliste est typique du catholicisme, les bio-
-graphes de ps illustres saints en fourmillent. J'ai vu de nos, après
coup, que mon bourgeois contenter un documentaire assez varié sur
le catholicisme, ce qui n'est ps pour me déplaire. Et il sera difficile de
m'accuser d'inexactitude. Je sais de quoi je parle, tous ms pré-
-cautions sont prises, et je suis avec cela en matière d'orthodoxie
dogmatique. Les catholiques qui ne reconnaissent ps que Régis est leur,
de pied à la tête, sont de très mauvaise foi.

ARCHIVES PAULHAN

Le titre vous déplaît-il toujours? Pour ma part, ma femme a
dit que le titre, je le défend, avec énergie. Il est dans la pure tradition fé-
-ministe, et sa consonance m'agréable. Qu'il s'agisse en fait de premières lec-
-tures, cela est plutôt fait pour m'agréable. Au bout d'un mois, tout le
monde saura que ce titre se réfère à une méditation archi-célèbre de
St Tynace. Je ne serai ps mécontent non ps d'affliger les âmes pieuses

en traînant deux de mauvais lièvre un aussi vénérable symbole. Ceux
qui supposent que l'étendard de Saton existe peut-être par l'auteur
se fontent follement le doigt dans l'œil. J'ai beaucoup cherché, je n'ai
trouvé aucun titre qui ne satisfasse davantage. J'examinerai volontiers
les suggestions qui pourraient m'être faites, mais je serai très difficile!
En tout cas, je repousse catastrophiquement "Ni Dieu, Ni Diable", beaucoup
trop brutal, et surtout beaucoup trop parlant. Je ne veux pas d'un
titre qui dise tout d'avance.

En voyant l'intérêt que vous portez à mon livre, je me disais
me serai déjà payé de bien de mes peines. J'aurais eu tout de suite
l'approbation qui pouvait m'être la plus précieuse, je vous l'affirme
sans aucun souci de flatterie, je n'ai jamais été très godelattée,
et je suis devenue un vieux bagarard mal emboîté, de ceint fort
racorné. D'après ce que ma femme m'écrit, vous priez, ainsi que
Gallimard, un gros succès public. Vous êtes l'un et l'autre infiniment
plus qualifiés que moi, et je fais pleine confiance à vos pronostics.
Mes ~~suppléments~~ ^{suppléments} étaient moins vastes, au moins pour l'immediat.
Quelques expériences en ce sens m'ont prouvé qu'il existait, en effet,
plusieurs publics pour ce bouquin, l'un y prenant ceci, l'autre cela.
J'en ai été assez étonné. Je vous assure qu'au départ je ne pensais
qu'au "Happy few", et je n'ai fait de concessions à personne. Si,
au bout des comptes, le succès vient, c'est épatant, et je ne suis pas
du tout indifférente à son aspect monétaire; je songe d'abord à ma
femme, qui connaît tout de privations, depuis six années.

Ce qui m'ennuie assez fortement, c'est d'apprendre que
Gallimard me réserve pour la sortie d'automne, le "salon des
romans", en somme. J'en ai même éprouvé au moment une vive
déception, et je demeurais inquiet. J'espérais une sortie rapide
rapide, en fin de printemps, qui aurait permis au bouquin de
faire son premier tour, à la discussion de se développer avant
la couverture de fin d'année. Sans parler du temps qu'il faut, rien
que pour inspecter le monstre!

Croyez-moi vraiment que mon livre soit bâti pour ce genre
de compétition, et qu'il n'y risque aucun préjudice? Je suis simpliste.
-rement payé! Je suis alléché par les chèques de sept chiffres que
doit représenter la couronne. Mais cette couronne est allée à

5/ de tels nouveaux que je ne me sens en peu humilié d'y être con-
-dat, que mon livre m'en apparaît diminué. Encore un fois, je n'ou-
-blie pas le défaut de ~~mon~~ livre. Mais on ne peut contester, je crois, qu'il
se situe à un autre niveau littéraire que l'ensemble de ces quinze der-
-nières années. D'autre part, ce ~~travaux~~ succès serait une récompense publi-
-que assez délectable, pour cinq ans, pour pour pour, après ma condamna-
-tion à mort. Ce n'est pas en deca, mais en trois morceaux que je serais
partagé. Je me dis tout ce chagrin avec une complète franchise. Et me
manque sans doute beaucoup d'éléments d'appréciation. Éclaircissez-moi.
Ma femme, je l'espère, pourra me transmettre bientôt votre réponse.

Autre question : mes présences, vos le savez, étaient d'une
édition en deux volumes, moins de l'écoulement, pour l'ensemble de
lecteurs que l'énorme pavé de 800 ou 900 pages, qui me paraît consister
surtout pour le livre d'action. À point de vue me semble valable, cependant
je ne suis pas suffisamment informé des conditions actuelles de fabrication,
de vente, pour faire de mes présences une question de principe. Et si quel-
-qu'un a des objections importantes — commerciales ou autres — contre les
deux volumes, je me rangerai à son avis.

Je me permets d'adresser par ce courrier à M^{me} Dominique
Aury, qui possède, je crois, la dactylographie en ce moment, quelques obser-
-vations de détail, en la priant de bien vouloir les faire reporter sur le texte
avant ~~l'impression~~ la composition. Je trouverai peut-être un moyen,
puisque nous avons sans doute plusieurs mois devant nous, pour voir la
-piècement au moins une partie des ~~épreuves~~ (soyez sans crainte, je ne
-suis pas un maniaque des corrections d'auteurs). Mais si je n'y arrive pas,
j'oserais me demander de veiller à ce qu'une révision sérieuse de ces
épreuves soit faite par un correcteur qualifié, qui videra bien
la charge de remédier aux assonances et aux répétitions trop voyantes
- il doit en rester un certain nombre — ainsi qu'aux incorrections gram-
-maticales, quand elles sont indéniables (qu'il ne m'enlève pas, toute-
-fois, les « avantages que », puisque on les trouve dans tout le XVIII^e.
siècle). Je n'ai eu d'autre outil, devant la moitié de ma rédaction,
que les Petits Larousse pitoyables.

ARCHIVES PAULHAN

J'allais oublier de vous dire que je suis un des plus anciens
amis de Roland Caillieux. Nous nous connaissons depuis 25 ans. Si ma fami-
-le ne m'en a pas parlé, c'est qu'il sont au plus mal ensemble, tous les
-torts étant d'ailleurs des côtés de Roland. Mais c'est lui qui m'a redonné
goût à mon livre, obligé à le reprendre, l'an l'autisme 45, quand je venais
d'arriver à Fresnes et que je ne comprenais plus quel ne laisser glisser bon

- guillemets jusqu'au potage. Ce sont de ces recettes dont on garde mémoire.
J'ai regretté de ne pas aimer davantage une lecture. Toutes ces considérations
morales à propos des merveilleuses, de l'immortel Proust! Roland doit
travailler de la foi.

J'ai relu quelques morceaux de Belcombray (je ne l'avais pas fait depuis 5
ans. Mon antisémitisme de 1942 est indéfendable, d'un gros côté rétrograde.
Je m'en aperçois trop tard; ~~mon~~ ma réaction est pourtant sincère. Mais je con-
-traigne par que tout le reste. J'ai été tellement justifié! En revanche, le
style, qui en l'oua beaucoup à l'époque, m'apparaît trop empâté, et je
voudrais couper deux adjectifs sur trois.

J'arrive enfin au bout de cette interminable lettre. Je ne m'y ai
rien dit de la prison. Elle offre si peu d'intérêt! Matériellement, depuis
un an, je n'ai pas à me plaindre. L'incarcération ne m'a pas toujours été in-
-tile, elle m'a aidé à me concentrer, à mieux tenir les choses. Mais j'ai
épuisé ces avantages. Je roula de gros projets, je sais que je serais en
forme; mais je sais aussi que je ne pourrais plus rien entreprendre
de ce côté des murs. Je suis coupé de la vie depuis trop longtemps, je
n'ai plus ainsi dire plus de sensations! C'est un état très affligeant.
Si l'on veut que je refasse de la littérature (et je n'ai pas l'autre choix),
il faudrait d'urgence me tirer de là! Je n'ai en tête pour le moment
que la sortie de Deux Etrangers. Je suis convaincu que mon livre aidera
beaucoup à ma libération. En attendant, je m'ennuie affreusement

Cette affaire des contacts avec la maison Denoël me tressasse
un peu. J'espère bien cependant que l'on va régler ça.
Je possède un assez grand nombre de notes sur la technique lit-
-éraire, prises à l'occasion de Deux Etrangers. Si vos juges un jour qu'il
mériterait d'être publié, je vous demanderais de bien vouloir accepter
quelques uns soient dédiés.

Ma femme vous transmettra sans doute avant peu les suppli-
-ques que je lui adresse en faveur de la bibliothèque dont je suis
chargé ici. Tout ce que vous pourrez faire nous sera infiniment précieux.

Je ne puis, hélas! solliciter de vous une ^{expéditive} réponse. Le règlement
auquel je suis soumis me contraint à vous ~~répondre~~ cette lettre par une
note extra-administrative, ultra-seuète, aussi sûre que possible, mais
à sens unique. Nous pourrions sans doute obtenir une autorisation de
correspondance, mais sans courir de cassure, ce qui ne serait guère toléré,
pour le moment du moins.

En attendant le jour où je pourrai vous l'exprimer directement,
je vous prie de croire, cher Paulhan, à toute mon admiration pour vous,
toute ma reconnaissance, et de me permettre de me dire votre très fidèle
et dévoué - L. Belloc.